

Fiction

Michel Nareau, Jean-Paul Beaumier, Judy Quinn, Soundouss El Kettani, Yvon Poulin, Alexandre Lizotte, Michèle Bernard, Laurent Laplante, Michel Peterson, Simon Roy, Pierrette Boivin, Julie Pelletier, Vincent Thibault and Patrick Bergeron

Number 128, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67770ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Nareau, M., Beaumier, J.-P., Quinn, J., El Kettani, S., Poulin, Y., Lizotte, A., Bernard, M., Laplante, L., Peterson, M., Roy, S., Boivin, P., Pelletier, J., Thibault, V. & Bergeron, P. (2012). Review of [Fiction]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (128), 12–21.

quête identitaire, femmes des bois, Moyen-Orient



Marie-Christine Arbour UTOP

Triptyque, Montréal, 2012, 209 p. ; 23 \$

Le quatrième roman de Marie-Christine Arbour joue avec la notion d'exotisme, à travers le regard d'un narrateur, Leucid Roy, incapable de saisir ce qui l'entoure autrement que par fragments ou vérités assénées, renvoyant au corps, aux pulsions, au besoin de renouvellement d'un monde terne, évidé. Leucid visite, dans un voyage semi-organisé, la jungle équatorienne, au moment où les contacts se normalisent entre les communautés amérindiennes et l'État. Jamais le récit ne s'attache à l'existence de ces « Indiens » ni ne met en perspective leurs manières de vivre ; le filtre posé sur ce voyage est celui de la dynamique du groupe, des impressions physiques et sensorielles d'un narrateur se cherchant dans une jungle opaque.

Cette quête identitaire passe par l'étranger absolu, qu'on utilise pour fuir ses démons, tout en les justifiant par l'incapacité de vivre si différemment. Elle est aussi le fait d'une identité sexuelle ambiguë, liée au mode de vie montréalais de Leucid. Ce roman, qui capte l'ambiance de la fin des années 1970, entre la fête et le désenchantement, entre le corps communautaire et la fragmentation des apparences, oppose la nature inviolée où

les « Indiens » sont en adéquation avec leur territoire à la « culture de club » d'une jeunesse complexée, hésitante, comme des David Bowie perdus, entre la beauté de l'instant et le désir de perpétuité. Il en résulte un roman de l'introspection, de la fissure à exposer et à cacher, d'une soif de beauté à trouver hors soi. Si les clichés fécondent le travail de représentation de la sauvagerie continentale, ils relèvent surtout d'un besoin de métamorphose, d'élévation, recherche au final déçue. Le titre du roman, *Utop*, décrit une utopie qui n'existe que comme palimpseste effacé, celui d'une vie autre, incarnée par le chef du village amérindien, Bolivar, capable d'une danse gracieuse sur une pirogue, qui reprend pour Leucid le motif utérin. Il marque aussi cette incapacité à trouver le lieu d'une élévation (une absence de hauteur, *u-top*) à laquelle se raccrocher pour lutter contre la circularité de la nuit ludique.

Grâce à des phrases brèves, à portée totalisante, échappant aux objets décrits, aux personnes présentées (ce qui lasse à la longue), Arbour éclaire les périphéries des choses, de même que leur intériorité présumée. Avec moult adages, aphorismes décalés, mots d'esprits oscillant entre le chagrin et la lucidité autopunitive, *Utop* est moins un récit de voyage à la rencontre de l'altérité insaisissable qu'une traversée des faux-semblants qui

modèlent l'existence de personnages en fuite du réel. À trop chercher ces phrases conclusives, ces sentences coups de poing, le récit en perd sa fluidité, bien qu'il réussisse à capter l'incompréhension, dans un huis clos d'un type nouveau : dans la jungle ne demeure que l'espace aménagé d'une prison touristique où les menaces sont la noyade, la fièvre, le menu quotidien.

Michel Nareau

Marie Le Franc HÉLIER, FILS DES BOIS

Presses de l'Université du Québec, Québec, 2011, 278 p. ; 18 \$

Il est surprenant de constater qu'un texte d'une telle qualité littéraire n'ait jamais connu de réédition depuis sa parution en 1930. D'autant plus que son auteure fut en son temps une écrivaine passablement lue, lauréate du prix Femina 1927 pour un premier roman, *Grand Louis l'innocent*, et qu'*Héliier, fils des bois*, son second roman paru à Paris, est aujourd'hui considéré « comme la première incursion littéraire féminine dans la forêt nordique », souligne à juste titre Rachel Bouvet. La professeure à l'Université du Québec à Montréal, à qui l'on doit l'introduction, les notes et la chronologie du livre, laisse entendre que les lecteurs québécois de l'époque, bien que séduits par la plume de Le Franc, auraient apprécié un peu plus de rebondissements dans l'histoire de cette Française venue passer quelques mois de solitude au bord du lac sauvage de la Baie-aux-Ours, au mont Tremblant. Il se passe en effet peu de choses dans cette fiction, si ce n'est la transformation d'une bourgeoise cultivée en femme des bois et ses relations platoniques avec Héliier, « le guide, le passeur, esprit des eaux, dieu des forêts, celui qu'on invoquait au moment où l'on sombre », et Renault, le diplomate original et maniéré. En 1930, certains ont même été scandalisés par l'attirance de cette femme pour un homme sans instruction, l'apologie qui y serait faite d'un retour à la nature. D'autres ont critiqué le fait qu'une Française – l'auteure, qui vécut au Québec pendant de

Le but est de rester humain...

Il est des auteurs dont l'écriture colle au plus près de la vie, de ses battements comme de ses arrêts subits, de ses éblouissements. Aude appartient à ces auteurs qui maintiennent nos consciences en éveil, en alerte. *Éclats de lieux*, son dernier recueil de nouvelles, confirme ce choix d'écriture, cette position constamment en équilibre précaire entre l'espoir et le désespoir, la révolte et l'abandon, la vie et la mort. *Le but n'est pas de rester vivant*, nous rappelle l'auteure en citant Orwell en exergue, *mais de rester humain*.

Ces mots prennent ici tout leur sens, tout leur poids. L'avant-propos du recueil est des plus explicites à cet égard : il témoigne tout à la fois des bouleversements sociopolitiques qui ébranlent les pouvoirs en place au moment de son écriture, et des séismes personnels qui secouent la vie de l'auteure. Mais la vie est ici plus forte. « Écrire, souligne Aude, est une façon privilégiée de voyager dans toute l'étendue virtuelle de mon humanité, au-delà de mon identité circonscrite. »

Le propos du présent recueil, dont le titre est on ne peut mieux choisi, s'inscrit au plus près de ce que son auteure vit au moment de sa rédaction. Transparaissent dans ce choix la fragilité et la fragmentation douloureuse, la volonté de prendre parti pour la vie, d'élever la voix contre l'abdication, la désintégration. Le texte d'ouverture, « Les fileuses », en résume la portée : figures emblématiques féminines qui veillent sur l'humanité, les fileuses, devant la folie répétée des hommes, refusent de poursuivre leur œuvre, de tisser le fil de la vie afin que cette dernière se perpétue. Il y a dans ce texte, comme dans d'autres, une portée incantatoire, un appel à la vie en dépit de la désespérance qui en émane. Cet élan de folie destructrice, qui s'inscrit d'abord dans un monde aux contours flous, voire mythiques, trouve dans d'autres textes un écho des plus réalistes, dont « À l'abri », qui se déroule dans un camp de réfugiés. À la limite du tolérable, le lecteur devient un témoin passif de la folie humaine par l'intermédiaire de deux photographes qui veulent à la fois la dénoncer et y trouver le sens de leur démarche professionnelle. Le recueil se construit selon ces deux pôles de la violence mise à nu : celle que l'on ressent, impuissant à la combattre, et celle que l'on inflige aveuglément pour imposer sa force, sa loi. Dans les deux cas, l'écriture de Aude se déploie en courtes phrases, telle une respiration retenue et haletante. Avec elle, nous retenons notre souffle entre deux textes.

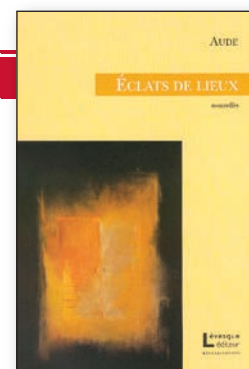
Bien que la mort, comme la folie (nombreuses sont ici les références à Virginia Woolf), soit omniprésente dans ce recueil, il n'est pas pour autant dénué d'espoir. La vie sourd constamment malgré les nombreuses tentatives de l'étouffer, au propre comme au figuré. Dans le dernier texte, prolongation du texte d'ouverture, les fileuses ne reprennent pas leur travail, mais elles acceptent d'y initier les plus jeunes afin que jamais ne soit rompu le fil de l'espoir, de la vie.

Jean-Paul Beaumier

Aude

ÉCLATS DE LIEUX

Lévesque, Montréal, 2012, 140 p. ; 23 \$



nombreuses années avant de retourner définitivement en France – reprenne, sans vraiment le renouveler, le mythe des grands espaces vierges habités par des petites gens rustres. Mais il y en a eu, parmi les critiques, pour louer l'écriture excessivement poétique de Le Franc, une écriture qui puise à la fois dans la spiritualité et le vécu. Cette œuvre parlera à coup sûr à celui ou celle qui a déjà côtoyé la forêt jusqu'à y sentir cette présence difficile à nommer que l'on appelle « nature » ou « âme de la nature ». Les bruits, les ombres, les chocs imper-

ceptibles, l'humidité, le froid prennent ici une épaisseur presque divine, comme s'ils étaient mus par une volonté, quelque chose de très grand et de très puissant. Les descriptions de la forêt, parfois romantiques, souvent étonnantes, même avant-gardistes, narrent cette découverte de l'autre et de soi. Un simple regard contiendra un monde d'une dizaine de pages où tout est mouvement et profondeur, en même temps que quête d'immobilité pour cette femme qui cherche.

Judy Quinn

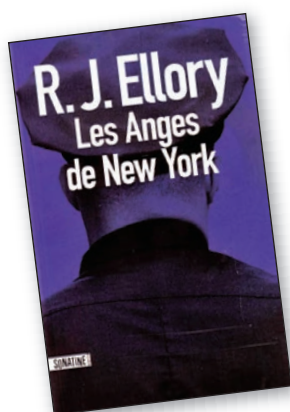
Amin Maalouf

LES DÉSORIENTÉS

Grasset, Paris, 2012, ? p. ; 29,95 \$

Depuis *Origines* en 2004, Amin Maalouf nous avait donné des essais, des livrets d'opéra et des articles de journaux mais pas de roman, pas de récit. On entame donc *Les désorientés* avec la frénésie que procure une attente de plus en plus impatiente. On pénètre dans cet univers à la fois proche et très éloigné de ce que Maalouf nous avait offert jusqu'à présent et on y retrouve encore les thèmes de l'identité ►

New York, Suède, Norvège



multiple, du voyage, de la mort et du temps qui passe, traités cependant de manière nouvelle. Alors que les récits précédents reposaient d'abord sur une trame romanesque riche en bouleversements et en retournements, l'intérêt des *Désorientés* réside surtout dans les échanges qui ont lieu entre les personnages. Les conversations, les lettres, les extraits de journaux intimes combinés à la voix du narrateur font de ce texte un carrefour de voix et d'idéologies représentatives de tous les discours possibles sur le Moyen-Orient et au Moyen-Orient. L'histoire est simple : le décès d'un ancien camarade est l'occasion pour un groupe d'amis d'université de planifier des retrouvailles dans leur pays natal, qu'on comprend être le Liban. Ce groupe s'avère un microcosme des clivages du monde arabe et permet à l'écrivain de toucher aux clichés partagés par cette société et sur cette société. Ces amis qui, il y a bien longtemps, s'étaient cru une unité, se divisent maintenant en deux clans : ceux qui ont choisi l'exil et ceux qui sont restés en terre natale, s'accommodant parfois de corruptions qu'ils ont considérées comme justifiées par leur persévérance. Les divisions sont aussi d'ordre religieux. On retrouve ici les juifs, les musulmans et les chrétiens. On retrouve ceux dont la foi est implicite et ceux pour lesquels elle est devenue un refuge ou un point d'ancrage identitaire. Ce groupe est aussi fait d'hommes et de

femmes et il comprend la femme financièrement et sexuellement libre aussi bien que celle dont le mariage et un vécu au sein d'une certaine société ont rendue plus conformiste. Même l'homosexuel est là pour représenter une catégorie généralement ignorée par les sociétés arabes. Le roman donne une voix distincte à chacun de ces individus et devient ainsi un recueil de dialogues philosophico-politiques. *Les désorientés*, qui conserve tout de même le sens de l'anecdote étrange et surprenante propre à Maalouf, est un reflet de l'intérieur d'un Moyen-Orient multiple et polymorphe à l'orée du XXI^e siècle.

Soundouss El Kettani

R. J. Ellory LES ANGES DE NEW YORK

Trad. de l'anglais par Fabrice Pointeau
Sonatine, Paris, 2012, 553 p. ; 34,95 \$

L'inspecteur Frank Parish de la police de New York est « un loser agressif, déglugué, alcoolique avec une vingtaine d'années de carrière au compteur ». Sous le coup de sanctions administratives pour une faute professionnelle dont Ellory ne révèle pas les détails, il a également l'obligation de se soumettre à des séances quotidiennes de thérapie. Entre deux plongées en lui-même, notre héros doit résoudre une série de meurtres d'adolescentes perpétrés au cours des der-

nières années. Dès le départ, Ellory lance en quelque sorte le lecteur sur la piste d'une double enquête.

D'abord celle que le policier mène pour résoudre l'énigme de la mort de ces jeunes filles, des orphelines tuées selon le même *modus operandi*. Ce qui l'amène très vite à conclure qu'il est sur la trace d'un tueur en série et que celui-ci est en relation avec les services gouvernementaux d'aide à l'enfance. Mais les indices sont minces et les informations, contradictoires.

Parallèlement à l'enquête, la thérapie de Frank Parish nous plonge dans l'analyse de sa relation avec son père, un policier considéré comme une légende par les gens de la profession. Pourtant, il sait que cet « ange de New York » était un ripou qui protégeait les intérêts de la mafia. Ce long retour sur le passé plombe le récit plus qu'il n'éclaire le personnage. Pour tout dire, ce volet tombe un peu à plat, le lecteur ayant souvent l'impression de lire un dialogue entre un prof de psychologie 101 et un stéréotype de policier.

Mais *Les anges de New York* n'est pas un livre totalement raté. L'enquête – qui constitue l'essentiel de son propos – nous est racontée avec la maestria d'un auteur au sommet de son art. Ellory sait mener une intrigue et ménager ses effets. Toutefois, si l'on juge ce dernier opus à l'aulne des précédents romans d'Ellory (*Seul le silence*, *Vendetta*, *Les anonymes*), il faut reconnaître que ces anges-là peinent un peu à soutenir la comparaison.

Yvon Poulin

Linda Olsson ASTRID ET VERONIKA

Trad. de l'anglais par Mélanie Carpe
L'Archipel, Paris, 2012, 261 p. ; 29,95 \$

Astrid a plus de quatre-vingts ans alors que son amie Veronika est dans la jeune trentaine. Tout sépare les deux femmes. Leur improbable rencontre ne peut avoir lieu que parce qu'elles se sont réfugiées, l'une après l'autre, dans le même village, au nord de la Suède. *Astrid et Veronika* est le premier roman de la Néo-Zélandaise

Le Grand Nord

Lauréat du prix littéraire des Grands Espaces 2010 pour *Le grand exil*, Franck Pavloff nous présente, dans *L'homme à la carrure d'ours*, un univers fascinant. Un Grand Nord post-industriel où gisent les débris de tôle, de fer, de béton d'une époque révolue. Une sorte d'après-monde où survivent tant bien que mal d'anciens ouvriers abandonnés, réunis en clans, en groupes d'appartenance où règnent la méfiance et la peur d'autrui. Imaginons un croisement entre *La route* de Cormac McCarthy et les grands récits nordiques de Jack London, et on obtient une impression assez juste du monde dépeint ici par Pavloff.

Rudesse du climat et dureté des êtres condamnés à y vivre sans même l'ombre de l'espoir d'une vie meilleure, plus douce et moins désolée, moins désolante : c'est dans cette réalité grise et morne que se déroule ici le quotidien. Mais, au milieu des ruines et des barrières, et défiant tout principe d'appartenance, il y a Kolya, sculpteur hanté par le deuil, et Lyouba, unique jeune femme de la zone. Deux solitaires, deux blessés. Deux indomptables rêveurs surtout. Deux assoiffés d'ailleurs.

L'homme à la carrure d'ours, c'est surtout l'histoire de ces deux êtres-là et celle de leur amitié. Et, soyons honnêtes, de belles histoires d'amitié, la littérature ne nous en offre pas si souvent que ça. Or celle-ci est magnifique. Magnifique parce que celui qui la raconte arrive à faire entendre, à travers l'aridité du langage – reflet du paysage –, cette sorte de poésie silencieuse qui unit les véritables amis. Car, non, la parole amicale n'est pas faite que de confidences ou d'histoires partagées. Et, non, la parole amicale ne tolère ni le blabla quotidien ni la rumeur du monde.

La parole amicale est instinctive, elle est écoute, respect des limites, des pudeurs de l'autre. Elle ignore la curiosité malsaine, n'a rien à faire des menus détails du passé de l'autre. Au contraire, elle s'abreuve à son regard, y puise sa propre force, le courage de continuer. Elle donne du souffle au corps et du relief aux plaines, ouvre l'horizon et garde ouverts les yeux, les mains. Et, entre Lyouba et Kolya, il y a tout ça.

Côte à côte, ils vont, fouettés par le vent mais toujours debout, secoués par le froid, ce grand froid qu'ils ne peuvent qu'aimer sans retenue puisque c'est lui et lui seul qui les a formés, les a faits téméraires et fiers... et forts – si forts de solitude. Les côtoyer, c'est marcher avec eux. Les écouter se taire, c'est rêver avec eux. Et, surtout, recevoir, comme une bourrasque en plein visage, une sublime leçon d'amitié.

Alexandre Lizotte

Franck Pavloff

L'HOMME À LA CARRURE D'OURS

Albin Michel, Paris, 2012, 202 p. ; 24,95 \$



Linda Olsson, née à Stockholm en 1948.

Bien que leurs trajectoires de vie soient très différentes, Astrid la recluse et Veronika la grande voyageuse ont toutes deux subi de profondes blessures à l'âme et peinent à s'en remettre. Astrid entretient une haine tenace envers les hommes de sa vie. Elle a fait des tapis de leurs habits afin de garder vivante sa rancune et de la fouler aux pieds tous les jours : « Quand mon père est mort, j'ai découpé tous ses vêtements et je me suis mise à tisser. Quand mon mari a été placé en maison de retraite, je suis passée aux siens ».

Veronika, quant à elle, a connu une fin brutale à sa grande histoire d'amour avec James : « Je rêve encore de la mer, mon ennemie. Je rêve de mon ennemie, pas de

mon amour ». Les deux femmes se racontent ainsi tour à tour, un chapitre l'une, un chapitre l'autre, alors qu'une troisième voix, celle du narrateur, décrit leur quotidien dans une rude Suède qui ressemble tant au Québec. « [Veronika] sentit l'odeur de la pâte en train de cuire avant qu'Astrid lui ouvre la porte. Dans la cuisine, la vieille femme s'affaira autour du poêle à bois... »

Au gré des saisons se succèdent les confidences et s'enchaînent les simples activités de la campagne : partager un repas, jouer dans la neige, écouter de la musique, cueillir des fraises, se baigner dans la rivière. Leur étonnante amitié se développe tout doucement et leur permet, non pas d'oublier leur passé, mais d'en adoucir l'amertume. Une jolie fable, avec

deux personnages attachants, publiée dans 24 pays et vendue en Suède à plus de 500 000 exemplaires.

Michèle Bernard

Dalibor Frioux

BRUT

Seuil, Paris, 2011, 498 p. ; 39,95 \$

Roman peut-être, mais qui attire l'attention sur des enjeux mondiaux autant et mieux qu'un essai. La Norvège, accoucheuse de la notion de développement durable, mérite aussi la palme en ce qui touche à la mise en œuvre de ce mode de gestion des ressources. La Norvège a compris, peut-être pas parfaitement, mais beaucoup mieux que tous les autres États, y compris les deux ►

Pessoa, nouvelles de jeunesse, nouvelles



nôtres, que les pays ne pratiquent le développement durable que s'ils mettent de côté les revenus de l'exploitation pétrolière ou gazière et n'en dépensent que l'usufruit. Raisonnablement simple et logique : si l'on dépense au jour le jour les revenus de la ressource, que restera-t-il quand la ressource sera épuisée ? Corollaire impitoyable, un développement n'est durable que s'il conserve dans un fonds intangible la valeur de la ressource. Fort bien, dira-t-on, mais, en vertu de l'adage voulant que « les peuples heureux n'[aient] pas d'histoire », cette cohérente sagesse devrait n'engendrer qu'un roman pétri de bonnes intentions et donc voué à paver l'enfer. Ce n'est pas le cas. L'auteur de *Brut* triomphe du cynisme de l'adage, même s'il lui faut pour cela provoquer une fêlure dans la sérénité norvégienne.

Car, laissent entendre plusieurs des personnages de *Brut*, la Norvège devrait se sentir mal à l'aise dans sa trop ostensible vertu. Combler ses citoyens grâce aux revenus du pétrole, n'est-ce pas, tout de même, pousser à la consommation d'un produit asphyxiant ? Se donner mission de récompenser par des prix Nobel les personnalités jugées méritantes à l'échelle mondiale, n'est-ce pas démesurément prétentieux ? Pourquoi tant de mondialisme dans l'ambition et tant de provincialisme quand vient l'heure de composer le jury du Nobel ? N'est-ce pas un peu tardif et hypocrite de créer un poste de responsable de l'éthique au sein

d'un empire pétrolier après avoir, des années durant, imposé des conditions de travail inhumaines aux plongeurs des plates-formes de forage ?

Qu'on se rassure pourtant. Dalibor Frioux n'écrit pas une thèse de doctorat. Son écriture est puissante, pleine, musclée, et ses personnages ne sont pas des syllogismes à pattes. Par ailleurs, à peine a-t-on ressenti avec un certain malaise que le développement durable n'est pas la fin de l'histoire, mais qu'il exige peut-être une éthique plus exigeante encore, que Frioux entrouvre la porte sur le choix inverse : que se passerait-il si un gouvernement norvégien épris de valeurs opposées optait pour une idéologie plus mercantile, plus conforme au néolibéralisme ambiant ?

Le roman pousse ainsi à l'avant-scène un personnage inattendu : la Norvège elle-même avec son exigence éthique abrupte et inconfortable.

Laurent Laplante

Fernando Pessoa
UN DÎNER TRÈS ORIGINAL
suivi de **LA PORTE**

Trad. de l'anglais par Dominique Nédellec

Cambourakis, Paris, 2011, 125 p. ; 15,95 \$

Nous sommes en 1907. L'écrivain qui va bientôt devenir le maître ès hétéronymes revient à peine d'Afrique du Sud où, après la mort de son père en 1893, il a vécu et étudié pendant toute son adolescence et

connu, au collège, son premier maître, W. H. Nicholas. S'il parle le portugais maternel, il a été éduqué à la Durban High School, ce qui l'a amené à se désigner comme un « Portugais à l'anglaise » et à écrire d'abord dans la langue de Carlyle, qu'il adore. C'est de cette période que datent les deux nouvelles de Pessoa contenues dans ce recueil originalement écrites en anglais et signées Alexander Search, nom qui émerge au cours de sa lecture de Max Nordau.

La nouvelle éponyme se présente dans une atmosphère nimbée d'inquiétante étrangeté et met au travail le « démon de la perversité ». Meyer, le narrateur, analyse d'abord minutieusement le caractère d'un certain Wilhelm Prosit, président de la Société gastronomique de Berlin, un groupe de gens « socialement inutiles, humainement négligeables ». À la suite d'une discussion au sujet de la banalité dans laquelle croupit l'art culinaire, cet homme d'une vulgarité et d'une brutalité intégrales lance un défi à ses membres : il organise un banquet au cours duquel les convives seront invités à découvrir en quoi consistera l'originalité – c'est-à-dire la *signification* – du dîner qu'il offrira. L'horreur atteindra son comble quand ils découvriront que le plat de résistance était composé d'hommes en chair et en os. Le cuisinier sera alors lui-même littéralement massacré dans un déchaînement pulsionnel d'une cinglante cruauté.

La seconde nouvelle, « La porte », est d'une tout autre facture, bien qu'emprunte de la même aura de mystère et appuyée sur une théorie de la folie. Un jeune homme souffrant de monomanie entre progressivement dans un délire qui le conduit à une terreur telle que la réalité ouvre sur l'au-delà d'elle-même. Expérimentant le paradoxe de Zénon, il éprouve un vacillement qui lui fait découvrir l'essence de la Chose. Le « héros », « contraint par une force intérieure à baisser la bouche d'une tête de mort », touche ainsi, comme Herr Prosit, au cœur battant de l'ensemble de l'œuvre à venir de Pessoa, d'où l'intérêt de ces deux nouvelles de jeunesse.

Michel Peterson

Un pont Canada-Afrique

Melchior Mbonimpa imagine avec *La tribu de Sangwa* une forme d'utopie contemporaine fondée sur le métissage culturel, une utopie prônant des valeurs saines et un investissement désintéressé dans un humanitarisme gratifiant, où toute chance de salut passe inévitablement par le travail, l'entraide et le ciment des liens familiaux forts.

Zamba est un jeune apatride épris de la fille de Sangwa, un député influent du Kenya. Si tout sépare en apparence le réfugié de la belle Assia, les amoureux se fréquentent néanmoins à l'insu des parents de la jeune femme. La promesse pour le couple – et l'enfant à venir – d'un futur légitime au Canada où s'apprête à être accueilli Zamba est tristement compromise, jusqu'à ce que le destin tranche enfin de manière funeste, plongeant l'immigrant dans la misère. Mais la vie peut parfois réserver de bien douces surprises aux désespérés...

L'intérêt suscité par *La tribu de Sangwa* réside moins dans la valeur littéraire du texte que dans le caractère anthropologique du roman, hélas teinté d'une morale monolithique. En un sens, tous les membres du clan ne semblent s'exprimer que d'une même voix, à preuve ces répliques au ton emprunté, invariable de l'une à l'autre, qui font de Melchior Mbonimpa un dialoguiste bien peu convaincant.

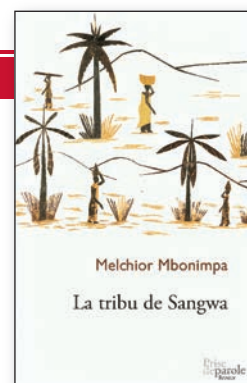
Dans la mesure où les ponts entre les cultures canadienne et africaine sont multipliés dans l'œuvre, les découvertes sur l'autre sont enrichissantes. À un point tel toutefois où le récit ne s'affranchit pas d'un penchant pédagogique lourd. À tout prendre, la portion canadienne du roman n'arrive pas à la cheville de l'autre, celle où la branche de la tribu de Sangwa établie à Vancouver se déplace en Afrique. S'il est justifié de présenter le choc culturel de Zamba en Amérique du Nord, le traitement apparaît par effet de contraste trop superficiel.

Dans ce roman se voulant pourtant profondément social, le cadre est négligé, en particulier le contexte sociopolitique, presque occulté au profit de considérations domestiques mineures souvent sans réel intérêt. Cette saga familiale trop ambitieuse pour l'espace imparti se déroule sur cinq décennies sans que l'on apprécie une évolution liée au passage du temps, comme si le monde extérieur n'avait de prise sur cette cellule familiale solidaire, prisonnière d'un traitement se rapprochant parfois du cadre elliptique d'un synopsis étoffé.

Simon Roy

Melchior Mbonimpa
LA TRIBU DE SANGWA

Prise de parole, Sudbury, 2012, 273 p. ; 23,95 \$



Gil Adamson

À L'AIDE, JACQUES COUSTEAU

Trad. de l'anglais

par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Boréal, Montréal, 2012, 169 p. ; 22,95 \$

L'épigraphie à l'entrée du recueil annonce l'atmosphère de la trame narrative : « Heaven is a place where nothing ever happens » (Talking Heads). Une façon de présenter l'univers de la narratrice, Hazel, témoin de nombreux petits drames. Les trois parties du recueil, totalisant treize nouvelles, nous entraînent de l'enfance au début de l'âge adulte de cette narratrice qui porte un regard distancié sur son entourage. Distanciation qui ne parvient toutefois pas à dissimuler une grande

sensibilité. Chaque nouvelle au titre fantaisiste croque une anecdote qui laisse entrevoir le quotidien de sa famille proche et élargie, avec grands-parents et oncles paternels. D'où l'unité du recueil.

Excentricités, imprudences, fantaisies, drôleries, conflits définissent les traits de caractère des uns et des autres. Il y a l'oncle Castor, qui élève des animaux de plusieurs espèces, mais tous blancs ; l'oncle Bishop, grand fabulateur, qui n'est jamais avec la même *tatie* ; le grand-père, qui garde son chien mort sur la banquette arrière de sa Cadillac, etc. Les voisins n'échappent pas aux observations désinvoltes de l'adolescente déboussolée. Ce n'est pas le paradis où, du point de vue d'Hazel, *il ne se passe rien*, mais pas

d'avantage l'enfer pour l'adolescente qui navigue pourtant sur un navire sans capitaine.

Le regard que porte Hazel sur son monde fait penser à celui de la narratrice de *La petite et le vieux* de Marie-Renée Lavoie (XYZ, 2010), par cette faculté qu'ont les enfants sensibles et doués à ressentir une atmosphère. Trop jeune pour interpréter, expliquer, justifier, Hazel décrit et raconte ce qu'elle observe, répète ce qu'elle entend, en toute naïveté, comme cette fois où elle marche sur un fil sous tension alors que son père refait l'électricité. C'est à peine s'il s'interrompt pour demander à la fillette, qui s'est retrouvée un mètre plus loin, si elle s'est fait mal. Pas de cris, pas de commentaires.

I conte, roman, far-west urbain



La critique avait louangé le premier roman de Gil Adamson, *La veuve*, édité en français chez Boréal (2009). Le présent recueil confirme le talent de l'écrivaine quant à sa capacité à capter le pittoresque dans le train-train quotidien, et à caractériser ses personnages animés d'un grain de folie en dépit d'une apparente normalité.

Pierrette Boivin

Hella S. Haasse

LA CHASSE AUX ÉTOILES

Trad. du néerlandais par Annie Kroon

Actes Sud, Arles/Leméac, Montréal, 2011, 301 p. ; 34,95 \$

Pour notre plus grand bonheur, les éditions Actes Sud publiaient récemment, en collaboration avec Leméac, *La chasse aux étoiles* de Hella S. Haasse. Paru en 1950 dans le journal *Het Parool* en 95 épisodes, le roman a conservé le rythme haletant du feuilleton et propose une suite d'événements tantôt cocasses, tantôt inquiétants (souvent les deux à la fois), où se côtoient l'appel du merveilleux et la grisaille du quotidien.

L'histoire commence un soir de la Saint-Nicolas alors que notre héros, Casper-Jan van der Sevensterre, reçoit une mystérieuse étoile de grenats accompagnée d'un poème. Sans famille et sans le sou, celui-ci entreprendra alors sa chasse, une chasse aux étoiles. Il sera

également, à plus d'une occasion, lui-même pris en chasse, puisque ces étoiles sont convoitées par nombre de personnages plus intrigants les uns que les autres. Or, outre le rythme effréné auquel s'enchaînent, s'entrecroisent et se dénouent les péripéties, ce qui fait de *La chasse aux étoiles* une aventure aussi palpitante, c'est peut-être d'abord Casper-Jan lui-même. D'ailleurs, telle est la manière dont il se décrit : « Je suis aventureux, intrépide, tenace, énergique, j'ai de l'imagination, de l'idéalisme et l'amour de la vérité, trois qualités généralement inconciliables, je suis intelligent, j'ai un caractère enjoué, gai, agréable... en un mot, je ne suis pas n'importe qui ».

Il est en effet fascinant d'observer, épisode après épisode, l'ingéniosité avec laquelle ce pas-n'importe-qui fait face au monde nouveau qui s'offre à lui. Généreux, à la fois rêveur et pragmatique, porté par un inébranlable amour de la liberté, il ne cessera de défier « l'instinct moutonnier » des hommes afin de repousser les limites du possible.

Aussi cette chasse aux étoiles, qu'il semble prendre un tel plaisir à nous raconter, devient-elle une sorte de conte pour adultes. Le récit, son souffle, nous font revivre le bonheur puéril des samedis matin de dessins animés, le plaisir qu'on éprouvait, enfant, à se laisser bercer par les histoires qui nous étaient contées. Et rien n'est plus rassurant que de cons-

tater que cette joie et cet abandon soient encore à notre portée – souvent lointains, souvent introuvables, parfois oubliés... mais jamais tout à fait morts.

L'auteure, décédée il y a peu de temps, ne pouvait rêver d'un plus bel héritage à laisser.

Alexandre Lizotte

Thich Nhat Hanh

LE NOVICE

Le Jour, Montréal, 2012, 126 p. ; 19,95 \$

L'histoire se déroule il y a deux siècles, à l'époque où les temples vietnamiens n'acceptaient que les hommes pour l'ordination monastique. La jeune Kinh, qui désire plus que tout au monde se consacrer à l'enseignement du Bouddha, cache son identité féminine pour vivre au monastère. Un jour, une femme accuse Kinh d'être le père de son enfant. La jeune novice fait face à un cruel dilemme : prouver son innocence en dévoilant sa véritable identité, ou subir de violentes réprimandes.

Un conte qui traite de compassion, d'amour, de courage, de cruauté, de patience. Plus qu'une leçon féministe, plutôt une vision humaniste, vaste et sereine, et sans affectation, sans distinction non plus entre le « moi » et « eux ». Le lecteur familier avec les traditions populaires asiatiques verra dans le personnage de Kinh Tam une émanation, dirions-nous, du célèbre Avalokiteshvara bouddhique, connu en Chine sous le nom de Guan Yin, au Japon sous le nom de Kannon et au Vietnam sous le nom de Quan Âm. Cet être noble et archétypal qui « écoute attentivement les pleurs du monde », symbole d'amour et de compréhension.

Les contes comme ça font du bien, il faut le dire. Et le livre semble d'autant plus pertinent quand on connaît un peu l'auteur. Son combat sans relâche pour la paix dans le monde, entamé pendant la guerre du Vietnam, lui a valu d'être proposé par Martin Luther King pour le prix Nobel de la paix dans les années 1960. Depuis, il écrit abondamment (on compte des dizaines d'ouvrages) et

Une verve délirante

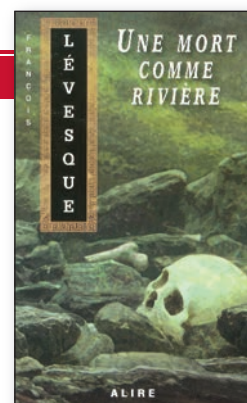
Une mort comme rivière boucle la trilogie des *Carnets de Francis*, commencée en 2009 avec *L'automne écarlate*, qui fut suivi par *Les visages de la vengeance* en 2010. François Lévesque s'inspire terriblement du cinéma d'horreur pour écrire ses romans noirs. Il est d'ailleurs critique cinématographique au *Devoir* et pour Médiafilm. Cette passion pour les films d'épouvante crève les yeux dans *Une mort comme rivière*, qui est littéralement un hommage à Roman Polanski et à ses films *Répulsion* et *Le locataire*.

Dans le dernier tome de la trilogie, Francis, le personnage principal, a une trentaine d'années ; il est contraint malgré lui de revenir à Saint-Clovis, petit village sinistrement accablé de souvenirs. Habitant chez sa défunte tante pendant son court séjour, il apprend quelques renseignements sur son histoire familiale qui l'amèneront à déterrer les morts et leurs secrets, son exutoire espéré. Ensuite, l'auteur fait un retour dans le temps et nous présente Francis, fraîchement sorti de pédopsychiatrie où il a passé sept ans à tenter de comprendre et d'exorciser ce qui l'habite. Poursuivi par une vie de famille vésanique, le jeune homme essaie de faire taire ses démons avec les bruits de la ville : il déménage à Montréal, où ses « absences » peuvent passer inaperçues. On le verra errer dans les dédales de cette jungle citadine qui deviendra le théâtre de son aliénation et de sa vaine résilience.

Pour dire adieu à son personnage, François Lévesque crache sa verve délirante et s'enfonce profondément dans sa folie. Il crée une ambiance inquiétante dans laquelle il est impossible de distinguer le vrai du faux. Le lecteur lui-même ne sait plus lire (vivre) la réalité ni le cauchemar. Cette incompréhension est dérangeante, mais le récit est axé sur l'expérience du sociopathe, François Lévesque s'attaquant à une démonstration troublante de la maladie mentale vue de l'intérieur. On découvre ainsi différentes facettes de la Bête, dans des dialogues (monologues) décousus et criants de non-sens.

Une mort comme rivière est jalonné d'images fortes et de personnifications réussies et crédibles. À la lecture, on se sent aspiré par ce tourbillon de folie qui réussit à trouver son apogée et son dénouement dans une fin bien ancrée dans la réalité, satisfaisante.

Julie Pelletier



François Lévesque

UNE MORT COMME RIVIÈRE

Alire, Québec, 2012, 370 p. ; 14,95 \$

enseigne un peu partout, notamment au Village des Pruniers, qu'il a fondé en Dordogne. Son approche non sectaire et éminemment pragmatique (des conseils applicables au quotidien par tout un chacun) a fait de Thich Nhat Hanh l'un des maîtres bouddhistes les plus appréciés en Occident. On peut s'en rendre compte dans les dernières pages de ce petit livre, particulièrement touchantes. On croyait avoir affaire à un conte un peu facile, mais quand on lit ce témoignage en annexe, on a soudainement envie de relire *Le novice*.

Comme lecture complémentaire, on suggérera du même auteur *L'esprit d'amour* (Pocket, 2007), émouvant mélange de récit et d'enseignement, qui

traite entre autres de « la présence sensuelle au monde, du détachement des notions et des dogmes, de l'interrelation profonde entre toutes choses ». Encore et surtout, on conseillera *Sur les traces de Siddharta* (Pocket, 1998), qui nous semble être la meilleure biographie qui soit du Bouddha, débarrassée des enjolivures de la légende. Thich Nhat Hanh, érudit, y utilise des sources palies, sanscrites et chinoises pour restituer un roman historique plein d'une rare humanité.

Vincent Thibault

Marie Hélène Poitras
GRIFFINTOWN

Alto, Québec, 2012, 210 p. ; 22,95 \$

Le patron des écuries de Griffintown est retrouvé assassiné. Tout porte à croire que le meurtre a été commandité par un mafieux ayant l'ambition de réaménager le village fantôme en complexe immobilier huppé. Or l'intérêt pour ce crime est vite relégué à l'arrière-plan. La prémisse, sordide, sert plutôt de prétexte à une étude de mœurs bien plus convaincante sur les cochers urbains.

Marie Hélène Poitras se met donc plus efficacement au service d'une intention presque documentaire : nous faire découvrir un milieu peu connu qu'elle a eu ►

Pennac, nouvelles primées



le temps de fréquenter. Autant qu'au jargon ou aux usages des écuries, on est initié à la dynamique conflictuelle d'une véritable microsociété marginale. Sans aller jusqu'à affirmer que *Griffintown* est au cheval ce que *Moby Dick* fut à la baleine, on retrouve un enthousiasme similaire dans cet intérêt sincère pour le milieu des cochers et des chevaux de ville. Sans doute Melville était-il habité par cette ferveur dans ses explorations de l'univers des baleiniers et des mammi-fères marins.

L'écriture capture, sensuelle, les odeurs de cuir et de fer rouillé. On sent à chaque page la matière, l'organique : écuries nauséabondes, foin, crottin, abreuvoirs négligés. Bien que l'on sente sur le plan formel le caractère machiste de cette faune pittoresque grâce à une langue qui se veut âpre et rugueuse, la sensibilité affleure constamment, surtout quand est évoquée la noblesse de l'animal, pour lequel on sent plus d'affection de la part de l'auteure que pour l'humain lui-même. Marie Hélène Poitras peut prendre tout le temps qu'elle veut pour nous présenter une galerie de personnages abîmés hauts en couleur, celui qui est le plus animé, encore plus que Marie ou ce John à la figure bienveillante, le seul qui soit véritablement investi d'une âme est sans contredit le cheval, traité ici avec respect, considération et beaucoup de tendresse.

Griffintown reproduit les codes du western, quitte à en revisiter les clichés les plus frappants. Dans la description d'un monde de délabrement et d'usure, on sent la marque d'un Cormac McCarthy. Comme lui, Marie-Hélène Poitras affectionne ces personnages qui évoluent dans un milieu rude où l'on ne se fait pas de quartier. De cette atmosphère typique des westerns découle un traitement distant, malgré les drames importants qui se jouent dans ce *far-west* urbain.

Simon Roy

Daniel Pennac JOURNAL D'UN CORPS

Gallimard, Paris, 2012, 394 p. ; 34,95 \$

Dès le départ, Daniel Pennac abat ses cartes : son héros a rédigé, de son enfance à ses 89 ans, « le journal de [s]on seul corps ». Dans le but de compenser l'absence du corps dans les soucis et les conversations d'autrefois ? On pourrait le croire car, confesse le narrateur à sa fille : « [...] le corps est une invention de votre génération ». Ce n'est pourtant pas si simple. En effet, prétend le journal, puisqu'on ignore toujours les « rapports que notre esprit entretient avec lui en tant que sac à surprises et pompe de déjections, le silence est aujourd'hui aussi épais qu'il l'était de mon temps ». Cela ne saurait être la conclusion souhaitée par

Pennac : qu'un certain mystère colle toujours à la relation entre « le cavalier et sa monture », pour parler comme tel Ancien, c'est possible, mais comment parler de silence après Darwin et Freud ! Pennac n'est guère plus candide quand il avoue, toujours par personnage interposé, son désir de créer du neuf : « Je veux aussi écrire le journal de mon corps parce que tout le monde parle d'autre chose ».

Qu'un projet se désame ainsi en gestulations ne plaide pas en sa faveur. Pennac serait le premier à l'admettre : la meilleure preuve du mouvement étant le mouvement, il suffit au journal d'un corps d'exister pour acquérir la légitimité. À quoi bon ergoter ? Conclure ainsi serait sous-estimer Pennac. Peut-être l'objectif inavoué de ce journal centré sur le corps est-il, n'en déplaise aux apparences, au titre et aux gloses, de mettre en lumière non la solitude de la chair, mais l'intime collusion entre le corps et la personne. Quand, par exemple, le journal s'interrompt pendant l'occupation nazie, le narrateur constate que les corps supportent allègrement « la faim, la soif, l'inconfort, l'insomnie, l'épuisement, la peur, la solitude, le confinement, l'ennui, les blessures ». Pourquoi ? « Nous, c'était l'esprit qui était mobilisé. Quelque nom qu'on lui donnât, l'esprit de révolte, le patriotisme, la haine de l'occupant, le désir de vengeance, le goût de la bagarre, l'idéal politique, la fraternité, la perspective de la libération, quoi que ce fût, cela nous gardait en bonne santé. » Durkheim ne disait pas autre chose : peu de suicides en temps de guerre. Parce que le corps n'est jamais seul.

Ce qui achève d'accréditer l'hypothèse d'une contre-lecture de ce journal, ce sont les aveux récurrents de l'auteur : « Ce que j'ai noté hier n'a pas sa place dans ce journal. Ça fait du bien ! » En effet, le corps a beau se remémorer, avec la meilleure verve de Pennac, les émerveillements de l'amour physique et les cruautés du mal-être, il n'est jamais plus éloquent que dans son éloge de l'unité humaine. Évoquer le silence, c'était donc une (mauvaise) blague. Le projet ne serait

Portrait d'un monstre

Stendhal, Gide, Simenon, Genet, Giono, Mallet-Joris, Besson... La liste est longue des écrivains dont certaines œuvres – parfois de grands textes, comme *De sang-froid* de Truman Capote ou *L'adversaire* d'Emmanuel Carrère – sont la transposition de faits divers. Loin de faiblir, ce phénomène semble s'être intensifié depuis quelque temps, avec des livres comme *Les cœurs autonomes* de David Foenkinos, *Le cimetière des poupées* de Mazarine Pingeot ou *Belle famille* d'Arthur Dreyfus. Avant de se pencher sur l'affaire Fritzl, Régis Jauffret avait donné sa vision de l'affaire Stern dans *Sévère* (2010), roman que la famille du banquier assassiné avait tenté, sans succès, de faire interdire.

L'affaire Fritzl donc... Elle a éclaté en 2008 et révolté le monde entier. Josef Fritzl, un ingénieur autrichien, a séquestré sa fille Elisabeth dans une cave pendant 24 ans, l'a violée et battue à répétition et lui a fait sept enfants. Voilà, en gros, l'histoire sordide que relate *Claustria*. Pour ce faire, Jauffret a pris le temps de se documenter et de se rendre à Amstetten pour y rencontrer divers intervenants (avocat, psychiatre, policier, etc.) mêlés à l'affaire. Il en résulte un roman touffu et suffoquant, produisant 500 pages d'inconfort, à l'image de la claustrophobie qu'il raconte paradoxalement avec beaucoup de retenue. Se gardant bien de faire intervenir le moindre jugement moral, Jauffret a entrepris de « raconter » l'affaire Fritzl, non de l'expliquer. Devant l'horreur du sujet, il a compris qu'il était le plus souvent inutile d'entrer dans les détails.

Claustria se donne aussi à lire pour ce qu'il est : une œuvre de fiction. Jauffret a dû inventer certains détails, tel tout ce qui touche le domaine psychologique. Il s'en dégage un déroutant portrait de monstre (que le romancier assimile judicieusement à un « ogre »), en même temps que celui, à fendre l'âme, de ses victimes, à commencer par la fille de Fritzl, renommée « Angelika ». Au départ, c'est la réminiscence du mythe platonicien de la caverne qui fascinait Jauffret dans ce fait divers : pour les occupants de la cave-prison, les seules images de l'extérieur leur parvenaient à travers un écran de télévision. Au final, c'est un récit aux multiples facettes que propose Jauffret. L'affaire Fritzl lui a permis par exemple de brosser un tableau glauque de l'Autriche (*Claustria* vient de « claustrophobie » mais aussi d'« Austria »). Bernhard et Jelinek nous ont peut-être habitués à ce genre d'écrits. Venant d'un non-Autrichien, c'est beaucoup plus rare.

Patrick Bergeron

Régis Jauffret

CLAUSTRIA

Seuil, Paris, 2012, 536 p. ; 32,95 \$



donc pas celui qui nous est présenté, mais son contraire. Si cette hypothèse ne s'avérerait pas, les secrets du corps, même stylisés par un Pennac, sombreraient dans la banalité.

Laurent Laplante

Raymond Bock

ATAVISMES

Prix Adrienne-Choquette 2012

Le Quartanier, Montréal, 2011,

230 p. ; 24,95 \$

Raymond Bock serait-il tombé dans le chaudron de l'histoire québécoise quand il était enfant ? En tout cas, sa passion est contagieuse. Qu'il raconte le destin d'un religieux livré au froid et à la faim aux premiers jours de la colonisation en

Amérique française, la vie d'un coureur des bois à la même époque, ou plus follement, celle d'un archiviste qui voyage dans le passé, l'auteur le fait avec une rare finesse, du talent et une érudition qui s'insère en toute simplicité dans la narration et les décors. Un pur plaisir pour ceux et celles qui en ont assez d'une littérature clinquante et cherchent de la profondeur, un propos. On devine d'ailleurs le souverainisme dans certaines nouvelles d'*Atavismes*, entre autres dans « Effacer le tableau », où Bock imagine le Québec du futur, un Québec non majoritairement français, pour lequel se bat un groupuscule de patriotes nouveau genre. Rien n'est pourtant souligné au crayon, ou si peu. Les personnages vibrent, semblent posséder leur propre vie, hors de cette

volonté de dire quelque chose. Et c'est sans doute la plus grande qualité de ce livre : nous faire entrer dans l'intériorité de personnages qui n'ont rien de commun avec nous, qui ne pensent plus comme nous aujourd'hui, nous faire sentir leurs déceptions, leurs découvertes, leurs douleurs physiques ou morales, nonobstant les opinions qui les traversent. Sur ce point, les héros contemporains nous sembleront moins intéressants, mais ils dessinent un beau contrepoint ; peu façonnés par l'histoire, ils montrent un versant plus intime et parfois métaphysique de l'existence humaine. En somme, c'est le genre de livre qui fera son chemin sans battage publicitaire, à mots soufflés.

Judy Quinn